

L'ASSASSIN ÉTRANGER

EXTRAIT GRATUIT

DARIO
ALCIDE

THRILLER

L'ASSASSIN ÉTRANGER

Ceci est un extrait gratuit de l'Assassin étranger, mon prochain thriller.

Même si je l'ai relue avec un maximum d'attention, cette version n'a pas été visée par ma correctrice, je vous remercie donc de votre indulgence à cet égard.

Je vous souhaite une excellente lecture et espère que cet extrait vous donnera envie d'en savoir plus sur la nouvelle vie de Franck.

Dario

Prologue

Greg était comme un gamin. Il savait qu'il devait montrer l'exemple à son fils de cinq ans qui passait son temps à l'imiter, quoi qu'il fasse. Pourtant, ils étaient dans un magasin Jump. C'était un vieux rêve d'adolescent qui se réalisait.

— Sophie ! appela-t-il en essayant de ne pas attirer l'attention de tous les clients qui flânaient, comme eux, dans cette boutique de mangas du centre de Tokyo.

Sa femme se tourna vers lui, une figurine de Luffy en main. Greg se posta face à la réplique grandeur nature de Son Goku et imita la posture de kameha en face de son idole. Sophie lui sourit et Franck, leur garçon, adopta aussitôt la même pose. Sophie dégaina son appareil jetable et immortalisa l'instant sans rien dire. Greg s'adressa à son fils avec un air professoral.

— Tu sais qui c'est ? demanda-t-il.

— Végéta ! assura Franck.

— Presque. C'est Son Goku.

Franck grommela. Il confondait souvent les deux personnages. Il ne lisait pas les mangas de son père et regardait les animés sans véritable assiduité. Il ne retenait que Gon et Végéta sans pour autant comprendre de quels univers ils étaient extraits. À cinq ans, Greg ne pouvait pas lui demander de tout saisir et encore moins de tout mémoriser.

L'adulte eut soudain le regard attiré par un rayonnage qui proposait des répliques de boules de cristal numéro quatre.

— Viens ! dit-il en jetant un vague coup d'œil à son fils, occupé à fouiller dans un bac de porte-clés avec différentes effigies.

En quelques pas, Greg fut devant des sphères rendues lumineuses par l'éclairage savamment disposé autour des fausses boules de cristal. Il en attrapa une et la trouva lourde. Cela renforça sa première impression : c'était de la qualité. Il lui en fallait une !

— Regarde ça, Franck, lança-t-il en se tournant vers le petit.

Vers l'emplacement où aurait dû se trouver son fils, du moins. Franck n'était pas là. Greg grimaça. C'était déjà la troisième fois en cinq minutes qu'il le rappelait à l'ordre.

— Franck, poursuivit-il en supposant que son garçon pouvait l'entendre. Je t'ai dit de rester près de moi. Si tu veux aller voir maman, tu me préviens, d'accord ?

Rebroussant chemin vers la statue géante de Son Goku, Greg chercha Franck. Il était encore tôt et le magasin ne grouillait pas trop, pour le moment. Repérer son fils n'était pas difficile. En tout cas, cela ne l'avait pas été, les deux fois précédentes. Le garçon n'était plus à côté du bac de porte-clés. Greg tourna son regard en direction de Sophie. Elle avait rangé son appareil photo, reposé la figurine de Luffy et examinait à présent un cadre photo en forme de Vogue Merry. Il sourit en constatant qu'elle n'avait décidément d'intérêt que pour les pirates, puis chercha de nouveau son fils.

Sans bouger, il pivota sur lui-même à la recherche de la petite tête brune. Rien.

— Franck ? Bonhomme ?

Un pas vers le bac de porte-clés. Greg se tourna encore, sans déceler de trace du petit. Il appela une nouvelle fois, en haussant le ton et Sophie se précipita vers lui.

— Il était juste là, annonça-t-il, la voix tremblante.

Sophie ne dit rien, dans un premier temps. Elle revint en arrière de quelques pas et chercha dans les rayons voisins. Il fit de même dans l'autre direction, puis sans résultat, chacun passa à la rangée suivante.

En quelques secondes, les deux parents se mirent à crier, appelant leur fils à tue-tête sans obtenir de réponse supplémentaire.

Il ne l'avait lâché du regard qu'une dizaine de secondes. Comment pouvait-il s'être volatilisé ?

Sophie continuait de l'appeler, soulevant des peluches, poussant des clients, scrutant le moindre recoin du petit magasin. Un membre de l'équipe vint trouver Greg et demanda ce qu'il se passait. Pourquoi cet étranger troublait-il la tranquillité des visiteurs ?

— Mon fils a disparu ! hurla Greg en japonais, les larmes aux yeux. Aidez-moi !

Chapitre 1

Il souffrait depuis si longtemps qu'il ne savait plus dire où se trouvait la douleur. Ce qui était sûr, c'était qu'il n'y voyait rien et c'était aussi bien comme ça. C'était peut-être la nuit. Il avait l'impression que personne n'était venu depuis des jours. Ses poings s'étaient desserrés tout seuls, tout comme sa mâchoire. Il avait un peu moins mal. Oui, c'était la nuit.

Aujourd'hui avait été une journée calme. Il n'avait vu que l'adulte au bâton. Franck ne savait dire s'il aimait mieux l'arme de bois ou les coups de pied des autres enfants. Sa mère lui demandait souvent ce qu'il avait préféré dans sa journée.

— La cour, répondait-il invariablement avec un grand sourire.

La cour n'existait plus. Sa maman n'était pas là non plus. Franck pleura. Encore. Ça lui donnait mal à la tête, mais il n'arrivait pas à s'en empêcher. Depuis qu'il avait repris conscience, dans cette espèce de petit camion, il n'avait fait que cela : pleurer. Il voulait revoir ses parents.

Leur demander pardon. S'il était puni de la sorte, c'était parce qu'il n'avait pas suivi son père tout de suite. Il avait eu envie de le faire, mais il avait découvert un si joli porte-clés. Il était désolé et voulait leur dire. Il serait sage. Promis !

Ses parents ne s'étaient pourtant plus montrés depuis le magasin. Il avait respiré une drôle d'odeur et s'était réveillé ici. Dans le noir. Sans son père. Sans sa mère. Il était désolé. Il avait demandé pardon. Il avait hurlé qu'il allait écouter. Il avait pleuré. Encore et encore. Ni son père ni sa mère n'était venu pour lever la punition.

À la place, trois garçons étaient entrés dans cette pièce sombre. Ils avaient souri et Franck avait cru que la punition allait prendre fin. Que ses parents lui avaient envoyé des copains. Ce n'était pas le cas. Celui que les autres appelaient Nitakoun, l'avait frappé en plein visage et Franck avait hurlé. D'autres coups avaient suivi et les deux autres enfants avaient participé. D'abord timides, ils s'étaient laissés aller et avaient cogné de plus en plus fort en lui parlant avec hargne. Franck n'avait rien compris. Il n'y avait que la douleur et la peur.

Cela recommença chaque jour, à quelques variantes près. Parfois, les garçons étaient un de plus ou un de moins. Parfois, un adulte prenait leur place. Parfois, Franck recevait plusieurs visites dans la journée. Parfois, pas une seule.

Malgré ce traitement, Franck mangeait trois repas par jour. C'était presque toujours bon, mais même quand ça ne l'était pas, Franck terminait son assiette pour ne pas fâcher encore plus ses parents. Il avait droit à des légumes de toutes sortes,

qu'il finissait jusqu'à la dernière miette. Il y avait aussi du poulet ou du poisson, un morceau de pain et de l'eau. Il n'avait jamais de dessert et pas plus de goûter. Les rares fois où il avait faim, c'était lorsqu'il recevait tant de coups dans le ventre que son repas le plus récent prenait la fuite. La première fois, il avait vomi sur un des copains de Nitakoun. Toroukoun avait-il cru comprendre. L'odeur avait tant écoeuré le garçon qu'il avait arrêté de le cogner pour aller vomir un peu plus loin, lui aussi.

Si cela avait permis à Franck de prendre un peu moins de coups ce jour-là, l'odeur en avait été double et personne ne nettoyait sa cellule. Il disposait bien d'un seau pour faire ses besoins. Lui était vidé tous les jours. Le reste de la pièce n'était cependant ni lessivé ni même balayé. Le sol se composait d'une sorte de terre battue, ce devait être impossible d'y passer l'aspirateur. Lorsque Franck avait la malchance de ne pas viser le récipient comme il fallait ou bien de le renverser, personne ne se donnait la peine de ramasser. Il avait dû se résigner à le faire lui-même, alors qu'il ne possédait rien pour se laver.

Si sa mère le voyait dans cet état, elle le punirait de nouveau, c'était certain. Ses ongles étaient noirs en permanence, sans parler de sa peau. Les démangeaisons s'étaient calmées depuis quelques jours et l'odeur ne l'incommodait plus. Il savait qu'elle était toujours là à cause de la grimace des enfants lorsqu'ils entraient pour le tabasser.

— Il va falloir te frotter avec la brosse à vaisselle, lui disait parfois sa maman lorsqu'il rentrait un peu trop sale de l'école ou du square.

Qu'allait-elle dire, maintenant ? La machine à laver ?

Un bruit !

Quelqu'un approchait. Tiré de ses pensées, Franck se recroquevilla contre la paroi la plus éloignée de l'entrée. Une simple porte de bois. L'oreille tendue, les yeux fermés et les mains aplaties sur le sol terreux, Franck attendit. Quelques secondes. Quelques minutes ? Rien. Quel que soit le bruit, ce n'était pas pour lui.

Il fallait qu'il dorme. Il était fatigué, mais détestait tant être réveillé par des coups qu'ils tentaient de ne pas sombrer pour éviter ce traitement. Toujours, pourtant, il finissait par succomber dans un coin ou un autre de sa pièce carrée et vide. Parfois, il se réveillait près de son pot de fortune, des excréments sous ou sur le nez.

— Je serai sage, chuchota-t-il en se laissant tomber sur le côté.

En boule, la tête sur les mains, il s'endormit presque aussitôt.

Ce fut un nouveau son à l'extérieur qui le tira de son sommeil. Il se souvenait que son père lui avait raconté qu'il pouvait passer l'aspirateur à côté de lui sans pour autant le réveiller. À présent, le moindre bruit le faisait sursauter, le cœur battant à tout rompre.

Le cliquetis des clés dans la serrure déclencha des tremblements incontrôlables jusqu'à ce qu'il puisse distinguer, même à contrejour, la silhouette élancée qui entrait. C'était la dame. Elle ne levait jamais la main sur lui. Jamais.

C'était elle qui apportait ses repas et ramassait son seau, une fois par jour. Elle ne s'approchait pas de lui. Puisque c'était la seule personne gentille avec lui, il ne voulait pas la froisser ou lui donner la moindre raison de s'en prendre à lui. Il attendait toujours qu'elle parte pour avancer avec précaution vers le plateau qu'elle abandonnait sur le sol. Une minute plus tard, l'obscurité reprit ses droits et, tandis qu'il mangeait le riz blanc avec ses doigts sales, il repensa à sa mère qui insistait tant pour qu'il se lave les mains avant de passer à table. Alors, il se frottait les mains sur son t-shirt avant de commencer son repas. Il ne voulait plus désobéir. Il voulait être sage et il devait le dire à sa maman. Lui expliquer qu'il avait compris. Qu'elle dise à son papa d'arrêter la punition !

Lorsque la dame reparut, et comme à son habitude, elle laissa la porte grande ouverte. Cette fois, au lieu de rester prostré dans un coin, Franck en profita pour détalé. Quand elle se baissa pour prendre le plateau qu'il avait déposé loin de l'ouverture, il se rua vers la sortie.

Dehors, le ciel était clair, l'air frais et à peine plus sec qu'à l'intérieur. La luminosité lui piqua les yeux, mais il ne voulut pas ralentir pour autant. Il plissa les paupières et courut aussi vite que ses jambes douloureuses lui permirent. Il ne savait pas où aller. Tout droit lui sembla une direction tout aussi intéressante que n'importe quelle autre.

— Maman ! hurla-t-il à pleine voix. Maman, je vais être sage !

Il entendit la voix de la dame derrière lui, sans plus la comprendre qu'à l'accoutumée. Il ne lui accorda aucune attention. L'ombre d'une bâtisse se dessina quelque part sur sa droite. Sa mère était sans doute à l'intérieur, alors il fonça dans cette direction. Ses yeux lui faisaient toujours mal, mais il voyait bien assez.

Soudain, ses pieds ne touchèrent plus le sol, tandis qu'une horrible douleur lui donna l'impression que sa tête était en train d'exploser. C'était peut-être le cas ?

Quelqu'un avec un pistolet. Il y avait un pistolet dans la main de cet inconnu !

Lorsqu'il percuta le sol sur le dos, la terre et l'herbe avaient beau être plus moelleuses que la terre battue de sa pièce, l'air s'échappa d'un coup de ses poumons et sa vue se troubla un instant. Quelque chose appuya très fort sur sa poitrine, puis ce fut le noir complet.

Chapitre 2

De nouveau l'obscurité. Son réveil ne fut guère différent des précédents. La douleur était toujours là. Le froid aussi. Il se redressa avec précaution, habitude qu'il avait acquise très tôt. S'il se relevait trop vite, souvent, la tête lui tournait et la migraine suivait aussitôt. Aujourd'hui, cependant, son crâne pulsait déjà douloureusement. Il lui fallut quelques secondes pour se souvenir de la veille et de sa tentative pour retrouver sa maman.

Une larme coula. C'était ainsi qu'il pleurait le plus souvent désormais. Une larme à la fois.

Il se demanda pour la millième fois pourquoi il était là. Pourquoi ses parents ne venaient pas le voir ? Il n'avait jamais été puni aussi longtemps. Et pourquoi était-il puni par des Japonais ?

Ses parents avaient dû économiser beaucoup pour ce voyage au Japon, avait répété son papa. Il travaillait dans une banque, mais tout l'argent qui y était entreposé n'était pas le sien. Sa mère lui avait bien expliqué. Son papa s'occupait de l'argent de ceux qui en avaient beaucoup et il se faisait payer pour ça. Dans sa banque, il y avait aussi des gens qui n'avaient pas beaucoup d'argent, d'ailleurs. Ceux-là, son père ne s'en occupait pas. Quant à sa maman, elle était maîtresse d'école. Il était censé aller dans sa classe l'année prochaine, en CP, juste après les vacances.

Est-ce que c'était toujours les vacances ? Il avait l'impression d'être là depuis très longtemps. Peut-être que ses parents étaient rentrés à la maison et l'avaient abandonné au Japon. Sa punition pour avoir désobéi. Il avait déjà entendu d'autres parents proférer de telles menaces.

— Continues ta comédie et je te laisse ici ! disaient parfois des mamans à des enfants capricieux au supermarché.

Jamais ni sa maman ni son papa ne lui avait dit ce genre d'horreurs.

Qui étaient ces gens, alors ?

L'adulte qui lui donnait des coups de bâtons changeait de façon régulière. Les enfants aussi. Seul Nitakoun était toujours là. C'était lui qui frappait le plus fort. Le seul qui cognait tout le temps, juste pour faire rire ses copains.

La dame était toujours la même, elle aussi. Celle qui lui apportait à manger.

— おっす, fit une voix, par trop familière.

Franck se figea. Comment avait-il pu ne pas entendre la porte s'ouvrir ?

« Oss », disait-il à chaque fois ou presque. Peut-être sa façon à lui de dire bonjour ?

Franck se recroquevilla, tremblant, contre le mur humide. Le sourire carnassier de Nitakoun était toujours identique et il glaçait le sang du petit garçon. Il annonçait les maltraitances de ce japonais en short et chemise à manche courte. Derrière lui, ses deux copains étaient habillés comme lui. C'était l'uniforme de leur école, sans aucun doute. La première fois qu'il les avait vus vêtus de la sorte, Franck avait souri. Il découvrait de vrais enfants avec des uniformes comme dans les mangas que son père lisait. Nitakoun ne portait ni lunette ni nœud papillon, pourtant Franck avait tout de suite pensé à l'enfant détective dont il ne retenait pas le nom.

Comme à son habitude, Nitakoun bouscula Franck du plat du pied avant de le forcer à se lever. Le japonais était plus grand que lui. Il devait être en CM1 ou en CM2, pas au collège en tout cas. Malgré cela, il était fort. Il était plus haut de quelques centimètres que ses compagnons et parlait bien plus fort aussi. Il s'adressa à son prisonnier et, comme à chaque fois, Franck ne put comprendre le moindre mot. Il réclama ses parents et la réponse fut une gifle. Suivit, presque tout de suite, un coup de poing dans le ventre qui plia Franck en deux.

L'un des copains de Nitakoun pouffa avant de lancer un commentaire. Le second garda le silence un instant, puis Nitakoun frappa encore. D'un coup de pied dans les jambes, il précipita Franck sur le sol et ce dernier sentit de nouveau son souffle se couper.

— Je serai sage, murmura-t-il après avoir retrouvé un peu d'air. Je promets.

Il n'en pouvait plus de cette punition ! Sa mère devait le libérer. Il voulait lui parler. Il le fallait. Elle ou son papa.

Nitakoun fit un nouveau commentaire en se penchant vers lui, puis eut un mouvement vers ses amis. Il gardait le sourire et passa une main dans ses cheveux sombres avec un genre de fierté dans le regard.

Franck décida de se relever.

C'était la première fois qu'il le faisait de son propre chef en leur présence. Nitakoun haussa un sourcil de surprise. Il lui posa une question que Franck ne parvint pas à interpréter. Pourtant, il répondit avec le ton le plus dur qu'il avait en réserve.

— Je veux ma maman ! ordonna-t-il.

Nitakoun fut choqué. Par la demande ou par l'intonation ?

— Je veux mon papa ! continua Franck avec sa grosse voix.

Nitakoun imita son ton en répétant à peu près ce qu'il disait. Dans la bouche de Nitakoun, il paraissait pleurnichard et Franck eut un doute, un instant.

S'adressant de nouveau à ses deux copains, Nitakoun fit un pas en avant. Il allait le cogner et quitter les lieux en le laissant là, comme toujours. Sans aller chercher sa mère. Or Franck voulait sa maman !

Alors il s'élança. Envoyant sa droite, puis sa gauche, puis sa droite, il frappa le vide pendant un moment jusqu'à ce qu'il arrive enfin à la bonne distance pour toucher Nitakoun.

— Va chercher maman ! invectiva Franck, la rage au ventre.

Malgré tout, Franck était plus jeune, plus petit, plus faible et plus fatigué. Nitakoun repoussa ses maigres poings sans la moindre difficulté et leva sa propre main pour riposter.

Par un miracle quelconque, Franck décida à cet instant précis de pousser de toutes ses forces avec les deux mains. Les deux paumes heurtèrent la poitrine du japonais avec violence et il recula de deux pas, s'empêtrant dans ses deux copains derrière lui et manquant s'écrouler de peu.

Il avait réussi ! Franck se laissa aller à un petit sourire, fier d'avoir battu ce grand Japonais. Ils allaient lui ficher la paix, maintenant.

Après avoir repoussé ses amis en grognant, Nitakoun, loin de s'avouer vaincu, se précipita vers Franck. Contrairement à d'habitude, Franck ne comprit rien de ce qui lui arriva. Un déluge s'abattit sur lui. Il y avait des poings et des pieds, sans aucun doute. Peut-être aussi un genou ou un coude, il ne sut dire. Ce fut ce coup précis qui le sonna et lui fit perdre connaissance. Le dernier son qu'il entendit fut celui de sa tête heurtant le seau d'excréments.

Chapitre 3

Même sans bouger trop vite, une vive douleur le clouait au sol. À bien y réfléchir, il y avait toute une panoplie de douleurs, mais la plus intense se situait dans son cou et irradiait dans tout le haut de son dos dès qu'il tentait un mouvement.

Il étouffa un cri lorsqu'il remua le bras sur lequel il était allongé, puis ramena sa main vers sa gorge. Quelque chose le gênait par-là. Il découvrit une grosse écharpe autour de son cou, mais n'essaya pas de la déloger.

Avec mille précautions, il se redressa en position assise. La tête lui tourna un peu et il décida de ne plus bouger pendant un moment. Ces derniers temps, ce genre de choses lui arrivait souvent, il avait vite compris que la patience était un excellent médicament. Pourtant, après quelques minutes, cela ne passait toujours pas et il envisagea que les coups que Nitakoun lui avait administrés avaient sans doute été plus puissants qu'à l'accoutumée. En réalité, il ne s'en souvenait plus.

Il s'apprêtait à se rallonger lorsque son regard fut attiré par le plateau-repas qui l'attendait, un peu plus loin, vers le milieu de la pièce. En tendant la main, il remarqua que cette dernière était bandée. Le pansement commençait à la moitié de son avant-bras et recouvrait tous ses doigts, n'en laissant dépasser qu'un tout petit morceau violacé et gonflé.

Comme si la douleur n'attendait que ce signal pour se manifester, il réalisa qu'il souffrait en effet de tout le bras, pas juste la main. Le sang battait en permanence aux extrémités violettes avec, chaque fois, un élancement supplémentaire.

De mémoire, il n'avait jamais été dans un si piteux état que ce matin. Était-ce le matin ou la pleine nuit ? Difficile à dire. Ce fut le bâillement douloureux qui lui fit comprendre que tout cela n'avait pas la moindre importance. Il était encore fatigué et le soleil lui-même semblait couché. Il ferma les yeux sans plus se poser de questions, essayant juste de faire abstraction de la douleur sourde qui résonnait partout en lui.

Quelqu'un toqua soudain et Franck sursauta. Il laissa échapper un petit cri à cause de la décharge électrique qui lui parcourut l'échine en retour, puis grimaça suite à la seconde décharge dans son bras. Enfin, il resta tétanisé.

On avait frappé. Quelqu'un avait cogné à la porte, mais personne n'ouvrait. Attendait-on de lui qu'il réponde ? Il ne voulait voir personne hormis ses parents. Et si c'était sa maman ? Si, malgré les coups qu'il lui avait administrés, Nitakoun avait fini par appeler sa mère ?

— Entre, maman, dit-il avec le sourire malgré la douleur.

La porte pivota sur ses gonds avec une lenteur exaspérante et la lumière inonda soudain la pièce. Il faisait jour dehors.

La courte silhouette qui se dessinait à contrejour fit accélérer les battements de son cœur. Ce n'était pas sa mère, non ! En revanche, il se rendit compte que ce ne pouvait être Nitakoun, non plus. Cet enfant-ci était de plus petite taille. Pas de beaucoup, mais assez pour ne pas pouvoir confondre. Et puis, la silhouette était féminine et portait un plateau. Il eut envie de pleurer en comprenant que personne n'avait appelé sa maman.

Il tressaillit lorsque la fillette avança vers lui, puis grimaça en geignant de douleur.

Une fois entrée, il put discerner ses traits. Elle avait une tête de moins que Nitakoun et était vêtue d'une robe claire, rayée de bleu et de blanc. Son genou gauche était couvert d'un petit pansement avec un dinosaure rose dessiné dessus. Lorsqu'il leva les yeux vers elle, l'inconnue lui sourit comme à un ami et Franck lui-même ne put empêcher ses lèvres de s'arquer en retour. Elle avait attaché ses longs cheveux noirs en deux couettes enserrées dans des élastiques rehaussés d'un personnage à tête ronde, bleue et blanche. Elle avait des yeux sombres et les sourcils fins, un nez rond et aplati, rose comme ses joues.

Elle fit un pas vers lui et il se crispa, grimaça. La jeune fille stoppa net. Elle semblait avoir aussi peur que lui et hésita. Soudain, elle ouvrit la bouche.

— おはようございます, fit-elle avec une légère courbette.

Elle attendit un instant et Franck se détendit un tout petit peu. Il ne comprenait pas mieux cette nouvelle venue que les autres. En revanche, il avait entendu cette formule à de nombreuses reprises à l'hôtel de ses parents. Ça voulait dire bonjour. Il s'en souvenait.

— Bonjour, répliqua-t-il de sa voix cassée.

Elle pencha la tête et tendit le plateau dans sa direction avec lenteur. Il y découvrit un verre de lait, du pain brioché, de la confiture et une pomme. En plus, il remarqua un tube de ce qu'il imagina de la pommade, ainsi qu'une petite serviette de coton et une bande pour faire des pansements. Elle lui posa une question sans bouger de sa place, puis la répéta lorsqu'il la regarda sans réagir. Elle insista en tendant un peu plus les bras vers lui.

Il fit oui de la tête, déclenchant une vilaine douleur dans son cou, puis grimaça et grogna. La jeune fille s'approcha et s'agenouilla à un pas de lui, déposant le plateau au sol, son pansement dinosaure dans la terre battue qu'il avait si souvent souillée.

La fillette entreprit de couvrir une tranche de pain avec de la confiture et lui fourra dans la bouche avec délicatesse. Encore incrédule, Franck mâchouilla. Chaque fois qu'il avalait, elle lui remettait du pain dans entre les lèvres, tant et si bien qu'il n'eut bientôt plus faim et son étrange nausée se dissipa. Lorsque, les tartines terminées, elle se pencha vers son visage, Franck voulut reculer la tête et se cogna au mur derrière lui. Il geignit de plus belle.

— 助けるために, déclara-t-elle de sa petite voix.

Elle répéta une fois, puis deux en avançant ses mains tout doucement. Il comprit « tasskéroutaméni ». Franck ignorait ce qu'elle voulait, mais le ton de sa voix le rasséra et il finit par se laisser faire. Du bout de l'index, elle toucha son sourcil et il constata qu'il avait mal, là aussi. Elle fit glisser la pulpe de son doigt jusqu'à sa pommette, puis sur la mâchoire. Un frisson le parcourut à mesure qu'elle réveillait des douleurs oubliées ou inconnues. Elle recula enfin et il se pensa tiré d'affaire lorsqu'elle décida d'appliquer la pommade à chacun des endroits qu'elle avait effleurés de son doigt. Cela lui prit un temps infini et, chaque fois, elle répétait cette petite phrase sans le moindre sens à ses oreilles. Elle ajoutait parfois un mot ou deux, mais toujours revenait à celle-ci.

— Tasskéroutaméni.

Elle lui tendit ensuite une paire de comprimés qu'elle gardait dans la poche de sa robe. Franck savait comment les avaler, mais ne l'avait jamais fait. Sa mère ne lui avait jamais donné autre chose que du sirop ou des sachets de poudre à mélanger dans de l'eau. Il dut s'y reprendre à trois fois avant de réussir à ingérer les cachets. Entre temps, il manqua se noyer en avalant l'eau de travers. Lorsqu'il y parvint enfin, il ressentit une nouvelle douleur dans la gorge. Cela passa vite, cependant.

— 私の名前は敦子です, dit-elle cette fois.

Il la dévisagea sans comprendre, une fois de plus. Elle répéta en le regardant droit dans les yeux.

— 私の名前は敦子です.

Elle le regardait, attendant quelque chose de sa part. Elle parlait vite et il ne devinait qu'à peine le début. « Watachinona... » La suite se perdait dans un brouillard de syllabes inintelligibles.

— Merci, balbutia-t-il, dans l'espoir que ce soit la bonne réponse.

— 名前は敦子, répéta-t-elle encore en pointant l'index sur sa propre poitrine.
敦子.

Cette fois, elle avait détaché chaque syllabe. A-TSU-KO

— 敦子.

Elle pointa ensuite l'index en direction de Franck qui comprit enfin ce qu'elle voulait. Elle s'appelait Atsuko et souhaitait connaître son prénom à lui !

— Franck, lâcha-t-il avec un demi-sourire.

Elle répéta avec un accent horrible et il la corrigea. Elle tenta de nouveau, à peine mieux et il rectifia, encore et encore. Si à chaque fois, Atsuko faisait un effort incroyable pour prononcer au mieux, jamais elle ne parvint à enchaîner les sons du F et du R. Ça n'était pourtant pas difficile !

Soudain, elle déclara quelque chose dans sa langue et se releva, épousseta ses genoux, puis ramassa le plateau. Un pas plus loin, elle récupéra celui de la veille au soir, lui fit une courbette et enfin, disparut à l'extérieur. Ce n'est qu'alors que Franck réalisa que, pendant tout ce temps, la voie vers sa maman avait été libre.

Une fois la porte fermée, Franck se mit à craindre la venue de Nitakoun ou de l'adulte au bâton. Il n'en fut rien. Atsuko fut de retour bien plus tard, alors que le ciel devenait orange.

Lorsqu'elle toqua, il lui répondit d'une voix plus assurée, même s'il craignait qu'elle soit accompagnée. Cette fois, il n'imagina pas que c'eût pu être sa maman. Comme le matin, Atsuko s'occupa de ses blessures avec douceur, lui fit ingurgiter des cachets et boire une soupe tiède. Avec les comprimés, il s'en sortit un peu mieux, mais toussa tout de même après avoir avalé de travers. La toux déclencha des douleurs encore plus fortes dans sa nuque.

La nuit qui suivit fut sereine. C'était la première fois qu'il dormait d'une traite, constata-t-il au réveil. La tête lui tourna un peu, mais les douleurs s'étaient calmées. Même sa main lui parut moins gonflée. En revanche, son cou lui faisait toujours mal.

Ce jour-là, comme le suivant, Atsuko vint le visiter à trois reprises. Elle lui apprit à dire bonjour, oui et non en japonais. Ce fut laborieux, mais le temps passé avec Atsuko avait quelque chose de revigorant, même lorsqu'elle le sermonnait sur sa prononciation. Chaque fois qu'il entendait toquer à la porte, le sourire lui venait tout seul. Il en aurait presque apprécié cette punition. Pourtant, il voulait toujours voir sa maman et en faisait la demande à Atsuko. Invariablement, elle le regardait sans le comprendre et lui répondait quelque chose qui n'avait aucun sens pour lui non plus. Bonjour, oui et non. C'était tout ce qu'il pouvait lui dire.

Au matin du quatrième jour, lorsque la porte s'ouvrit sans que personne n'ait toqué, une panique indicible vint faire cogner le cœur de Franck contre sa poitrine avec une force rarement égalée.

L'absence d'Atsuko ne pouvait annoncer qu'une seule chose que le regard sans expression de l'adulte qui lui déposa son plateau confirma plus que des mots : la punition se poursuivait.

Et, en effet, Nitakoun reparut dans l'après-midi, flanqué de deux de ses copains, dont Toroukoun. Le petit chef, au bord de l'adolescence, ne fit aucun commentaire et ses deux acolytes se contentèrent d'agripper Franck, un pour chaque bras. Ils l'immobilisèrent debout, déjà grimaçant de douleur à cause de sa main toujours violette. Nitakoun frappa le ventre, jamais ailleurs.

Même ainsi, la douleur fut vive et Franck pleura. Le passage à tabac ne dura pas bien longtemps, comme un exercice obligatoire que Nitakoun voulait expédier. Il n'y en eut pas d'autres ce jour-là et Franck resta sur le qui-vive, sursautant de nouveau à chaque bruit de l'extérieur. Le règne de la terreur avait recommencé.

Il finit par s'endormir et rêva de la petite fille et de son sourire. Lorsqu'il se réveilla, c'était un nouvel adulte qui se tenait debout près de lui. Toujours à contrejour, Franck ne put discerner ses traits.

Franck redressa un peu la tête, grimaça à cause de sa douleur dans le cou, même si elle était plus supportable à présent. L'homme s'accroupit, il était habillé en costume, comme son père lorsqu'il partait travailler. Le nouveau venu avait en plus une cravate et ses chaussures brillaient bien plus que celles de son père.

— Bonjour, Franck, fit l'inconnu attirant l'attention du garçon. Il faut qu'on discute.

Chapitre 4

Franck resta interdit un moment. Il était toujours à moitié couché, son cou lui faisait mal dans cette position, mais la surprise surpassait la douleur. Le japonais en face de lui parlait un français presque parfait ! Certes, il avait un accent, mais au contraire d'Atsuko, il savait prononcer son prénom comme il fallait.

L'inconnu lui sourit et se redressa de toute sa hauteur. Ses cheveux grisonnants plaqués en arrière, il lui tendit une main comme pour l'inviter à se lever.

— Suis-moi, Franck.

Sa voix était profonde et posée, sans la moindre colère.

— On va voir maman ? demanda le garçon plein d'un nouvel entrain.

Il se releva moins vite qu'il ne l'aurait voulu à cause de toutes ses douleurs. Cependant, lorsqu'il fut debout face à l'inconnu qui parlait français, il constata que l'autre le regardait d'une drôle de façon.

— Ta mère n'est pas là, répondit le grand Japonais. Tu ne la reverras jamais. Ni ton papa.

Franck ne put plus respirer. Personne ne l'avait frappé, mais l'effet fut le même : il suffoquait ! Ses jambes se mirent à trembler, puis tout le reste de son corps, déclenchant une série de douleurs aiguës un peu partout.

— Je veux voir ma maman, murmura-t-il malgré tout.

Il avait bégayé à cause de ses tremblements et sa voix manquait de force. Il répéta, à peine plus fort, mais sans hésiter sur les mots.

— Marchons, déclara l'homme, insensible à sa requête.

— Je veux voir maman ! hurla soudain Franck. Je veux voir mon papa ! Je veux ...

La suite ne fut jamais prononcée. Franck venait de recevoir une gifle. La première de sa vie. En comparaison, les coups de poing de Nitakoun ne faisaient pas mal. Son cou vrilla et la brûlure de sa joue s'ajouta à l'élancement dans ses cervicales, puis il tomba sur les fesses, se retenant avec sa main violette. Une décharge remonta le long de son bras et rebondit, de nouveau, dans son cou. Il hurla, les yeux baignés de larmes, et la douleur augmenta d'un niveau.

Le grand Japonais ne bougea pas pendant quelques secondes, puis fit deux pas pour arriver à la hauteur de la porte. Là, il se tourna et toisa le garçon d'un regard sévère. Franck tressaillit et grimaça, secoué par les spasmes de ses sanglots silencieux à présent.

— Marchons, répéta l'homme. Ça sent mauvais ici.

Franck refusa d'abord de se mettre en mouvement, puis se ravisa lorsque le grand Japonais fit mine de venir vers lui. Oubliant la douleur, il bondit sur ses pieds.

— Si tu obéis, annonça l'homme d'une voix calme, tu ne seras plus puni. Suis-moi !

Franck ne voulait plus être puni. Il emboîta le pas du Japonais. Clopinant à sa suite, il foula de nouveau le sol extérieur de ses pieds nus. Dans la lumière du couchant, il fut moins ébloui que lors de sa tentative de fuite. Ainsi put-il mieux se rendre compte de l'endroit où il était.

En premier lieu, il repéra l'immense maison. Là où il avait imaginé retrouver ses parents. Le bâtiment s'élevait sur trois étages et il fallait monter un large escalier blanc pour entrer. Les fenêtres étaient gigantesques. Cependant, puisqu'ils n'allaient pas dans cette direction, il porta son attention vers un torii. Il se souvint du nom, mais pas de la signification de ces étranges monuments en forme de barrière. Des portes. Pour où, il ne savait plus.

À quelques pas à côté de ce sanctuaire, un petit bois traversé par un chemin s'épanouissait dans l'immense propriété. Ce fut dans cette direction que l'inconnu l'entraîna à pas mesurés.

— On va où ? s'inquiéta Franck d'une petite voix.

— Tu ne dois pas poser de question, répondit l'homme, toujours aussi calme.

Franck eut peur de demander pourquoi il devait garder le silence. Cela aurait été de la désobéissance et il serait puni. Il s'abstint donc.

Après quelques secondes, ils atteignirent l'orée du petit bois et marchèrent sur des cailloux ronds qui ne lui firent pas plus mal au pied que la terre dans laquelle il avait évolué jusque-là. Encore quelques pas et l'adulte s'installa sur un banc. Franck hésita une seconde avant de l'imiter et s'asseoir à son tour. Le Japonais garda le silence un moment.

— Sais-tu depuis combien de temps tu es là ? demanda-t-il enfin.

Franck marqua une pause. Avait-il le droit de parler ? Il voulut secouer la tête, mais le premier mouvement lui rappela qu'il avait mal au cou.

— Non, dit-il, inquiet de savoir s'il avait enfreint la règle.

— Aujourd'hui, cela fait six semaines, poursuivit l'autre d'un ton égal.

Pas de punition. Il pouvait donc répondre aux questions.

Six semaines, c'était long. Il n'avait pas besoin qu'on lui dise pour savoir qu'il était là depuis longtemps, il s'en était rendu compte. Ce qu'il voulait, c'était rentrer chez

lui. Voir ses parents.

— Tu as montré ta force en tenant tout ce temps, malgré les coups. Je sais que Nita n'a pas été tendre avec toi.

— Nitakoun ?

Franck plaqua une main sur sa bouche, tremblant de nouveau de tous ses membres et craignant une punition aussi sévère que la dernière fois. Il avait posé une question !

L'adulte se tourna vers lui et fronça les sourcils.

— Ne me coupe pas la parole, prévint-il.

Franck garda le silence, la main sur les lèvres.

— Tu dois dire juste Nita, reprit le grand Japonais. C'est mon fils. Ses amis l'appellent Nita kun. C'est une marque de respect entre amis. Au Japon, on appelle les adultes san et les amis entre eux s'appellent parfois kun.

Ce Nita avait été un monstre avec lui. Quel que soit son nom, ça ne changeait rien. Et cet adulte était son père ?

— Je me nomme Tachinoda Azuhiro, annonça le japonais, son accent refaisant surface en prononçant son patronyme complet. Tachinoda Nita est mon fils unique et mon héritier.

— Vous êtes un roi ?

La douleur fusa le long de sa colonne lorsque Franck se tourna soudain vers l'adulte pour lui envoyer sa question. Il grimaça. Que faisait-il chez un roi ? Monsieur Tachinoda sourit.

— Non, je ne suis pas un roi, mais le chef de cette famille. Tu devras m'appeler oyabun, à partir de maintenant.

— Oyabun ?

— Exactement.

— Quand est-ce que je rentre chez moi, monsieur oyabun ?

Il sourit avant de prendre une mine grave.

— Juste oyabun, corrigea-t-il avant de poursuivre. Tu ne reverras jamais tes parents. Je te l'ai dit.

Le ton n'avait pas changé. Il ne s'énervait pas de répéter. Franck recommença pourtant à pleurer. Ses parents s'étaient débarrassés de lui en le donnant à cet homme.

— Mais je serai sage ! contra-t-il en braquant son regard dans celui du grand Japonais. Je vais écouter. Je vais m'excuser. Je veux rentrer chez moi. Je vais demander pardon.

— Pardon pourquoi ? demanda l'homme.

Franck essuya ses yeux avec sa main en état. Chacun de ses mouvements lui faisait toujours mal, mais peu importait.

— Parce que je n'ai pas écouté mon papa ! souffla-t-il. Je devais le suivre et je ne l'ai pas fait tout de suite.

— Et que s'est-il passé ?

— J'ai été puni avec vous, monsieur oyabun.

— Juste Oyabun ! répéta-t-il en fronçant les sourcils.

Franck nota mentalement. Il devait être sage, s'il voulait revoir sa maman et son papa.

Oyabun marqua cependant une pause avant de s'exprimer. Il expliqua qu'en effet, il subissait une sorte de punition. La punition était aussi pour ses parents et c'était lui, Oyabun, qui l'avait décidé. Pas ses parents.

— Tu as été enlevé, Franck, conclut-il. Sais-tu ce que cela veut dire ?

Il savait. Il n'imaginait pas que ça existait pour de vrai, par contre. Il lui fallut du temps pour comprendre ce que cela voulait dire. Ce que cela faisait de lui : un prisonnier ! Et ce que cela faisait d'Oyabun : un méchant !

Il avait été capturé par un méchant Japonais !

— Pourquoi ? cracha-t-il alors qu'une larme s'écrasait sur sa cuisse.

— À partir de maintenant, tu travailles pour moi, Franck. Je serai ton nouveau responsable. Je m'occuperai de toi. Enfin, je vais employer des gens pour s'occuper de toi, corrigea-t-il, mais tu seras sous ma responsabilité.

— Non.

Sa voix était si faible qu'il se demanda s'il avait parlé à voix haute. Il recommença, plus fort.

— Je ne veux pas !

Les larmes ne cessaient de couler et le visage de l'étranger, cet Oyabun, ne devint qu'une vague silhouette dans la pénombre du bois.

— Ton avis n'a pas d'importance, déclara Tachinoda. Tu as été choisi, puis tu as survécu aux premières six semaines. Je vais donc faire de toi mon gaikokujin

satsujinsha.

Franck ne comprit pas la dernière partie, mais ce n'était pas grave.

— Je suis un enfant. Je ne travaille pas, je vais à l'école, tenta-t-il.

— Tu auras des cours ici, répliqua l'adulte. Tu auras des cours en français, tu apprendras le japonais, les arts martiaux et le maniement des armes.

Des armes ?

— Tu vivras ici, dans cette cellule que tu connais dorénavant. Et dans quelques années, tu seras notre assassin familial.

Assassin ? Cet inconnu voulait qu'il tue des gens ?

— Je ne veux tuer personne ! objecta-t-il, déclenchant une nouvelle douleur foudroyante dans son dos.

— Tant mieux, répondit oyabun d'une voix rieuse. Tant mieux, mais tu devras le faire, plus tard, au nom de la famille Tachinoda. Nous allons t'apprendre comment faire. D'ici là, Nita ne te fera plus de mal. Personne ne te fera de mal si tu obéis. Si tu es sage.

Il y eut un court silence.

— Je ne veux pas tuer des gens, insista Franck.

Il renifla un bon coup, serrant les dents à cause de la douleur qui s'ensuivit.

Soudain, Franck réalisa qu'il n'était plus dans sa cellule. Il était toujours pieds nus, certes, mais il était à l'extérieur. Un rapide coup d'œil alentour lui confirma qu'il n'y avait personne d'autre que l'adulte. Ils n'avaient croisé personne en venant, il ne devait donc pas y avoir de gardes.

Franck se jeta à bas du banc et se précipita à vers l'extérieur du bois. Chaque foulée lui arrachait une grimace de douleur. À chaque pas, un endroit différent de son corps s'embrasait, mais puisqu'il courait vite, il serait bientôt tiré d'affaire.

— Tu ne pourras pas t'échapper, Franck ! entendit-il derrière lui.

L'adulte ne le poursuivait pas, Franck estima qu'il avait au contraire toutes les chances d'y parvenir.

Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, juste au bord de la route de graviers, deux autres adultes en costumes qui l'attendaient de pied ferme.

Loin de se laisser intimider, Franck changea de direction pour tenter de les contourner. Cependant, ils furent tous deux sur lui à une vitesse invraisemblable. Une seconde plus tard, une main poussait sur son épaule et il alla s'aplatir contre une montagne à forme humaine. Il rebondit dessus et le sol se jeta sur lui à toute vitesse.

Quelque chose vint s'écraser dans son ventre et il ne put plus respirer. La douleur ne fut rien en comparaison. Il voulut crier, mais même ça lui fut impossible.

Un géant le souleva alors, par son bras blessé et une souffrance qu'il n'imaginait pas exister le traversa de haut en bas.

— Tu ne quitteras cette maison que lorsque je te le dirai, intervint la voix de Tachinoda.

Comment pouvait-il être là aussi vite ? Il avait des pouvoirs magiques !

— Tu obéiras, Franck, poursuivit oyabun. Si tu ne le fais pas, tu seras puni.

Franck se figea en découvrant un bâton dans la main du grand Japonais. Il n'y eut pas de semonce, pas de pause, rien pour lui laisser le temps de se préparer. Le bâton s'abattit avec une puissance inouïe sur le ventre du garçon et il recracha une partie de son dernier repas. Un autre coup de bâton embrasa son dos. La seconde d'après, la bouche pleine de terre battue, il réalisa qu'il avait été balancé dans sa cellule.

Lorsque la porte se referma derrière lui, il ne bougea pas. Il n'avait plus la moindre force. Respirer lui faisait mal.

— Je veux voir ma maman, pleurnicha-t-il tout de même, les yeux fermés.

Il resta là, face contre terre pendant un bon moment. Lorsqu'il sentit qu'il en avait la force, il se tourna. Cela consuma toute son énergie et il demeura de nouveau immobile. Cependant, il put constater qu'il y avait eu une modification dans sa cellule, en son absence.

Il y avait un lit, à présent. Un matelas sur le sol, pour être exact, mais c'était un confort qui lui avait tant manqué qu'il en aurait souri s'il avait eu l'énergie nécessaire. Il nota aussi que la terre battue avait été balayée, peut-être même changée. Un bâton d'encens, près du lit, dispensait un parfum qu'il n'appréciait pas, mais qui était bien plus agréable que la puanteur à laquelle il s'était pourtant habitué.

Fixant son matelas, Franck ferma les yeux et s'endormit à même le sol.

Chapitre 5

Franck se réveilla, le regard en direction du matelas posé sur le sol. Il grimaça à cause des douleurs et se traîna jusque sur son lit. Installé sur le dos, il sourit. Ce matelas était le plus doux qu'il n'est jamais connu. Il était toujours prisonnier et l'homme de la veille, oyabun, avait été clair : il ne reverrait plus ses parents. Il avait été enlevé. Pas puni. Des méchants l'avaient volé à ses parents ! Il fallait donc qu'il s'enfuie.

Courir avec ce collier autour du cou et l'énorme bandage à la main ne lui avait pas facilité la tâche lors de sa première tentative, la veille. Lorsqu'il irait mieux, il essaierait de nouveau de s'échapper. Pour l'instant, il n'avait plus la force et la seule chose qu'il put faire fut pleurer.

Quelques minutes après son réveil, tandis que son estomac commençait à gargouiller, une femme entra et s'inclina devant lui. C'était la première à avoir ce comportement à l'exception d'Atsuko. Cela ne pouvait que signifier qu'elle était gentille.

— Ohayo gozaimasu, récita Franck lorsqu'il comprit qu'elle le saluait.

Il ignorait s'il avait prononcé comme il fallait. Ses leçons avec Atsuko avaient été courtes et peu nombreuses.

En se redressant, la femme lui sourit et lâcha des mots qu'il ne comprit pas. Elle répéta avec le même résultat. Elle semblait attendre quelque chose de sa part. Il lui demanda, en français, ce qu'elle voulait. Elle n'était cependant pas plus douée en français que lui en japonais. Elle finit par tendre une main dans sa direction et lui fit signe de venir vers elle.

Ça, il comprenait. Pourtant, il resta cloué à son matelas. Pourquoi voulait-elle qu'il la suive ? Allait-elle le frapper, elle aussi ?

Elle insista en ajoutant de nouveaux mots à sa litanie. Encore incertain de prendre la bonne décision, Franck poussa sur ses muscles endoloris pour se redresser et lui emboîta le pas vers l'extérieur. Le soleil brillait et la température était idéale. En regardant partout autour de lui, yeux plissés, Franck constata de nouveau qu'il ne voyait personne.

La femme le conduisit de l'autre côté de sa cabane sans fenêtre où attendait une baignoire en bois remplie d'eau fumante. On allait lui donner un bain. À l'extérieur !

La femme l'attrapa par le bras blessé sans ménagement et il cria au contact. Elle n'en tint aucun compte et commença à le déshabiller. Elle lui ôta le collier de mousse

qu'il avait autour du cou. Sa tête lui sembla soudain beaucoup plus lourde, mais surtout bien plus mobile. Mobilité qui lui était inutile, puisque chaque geste le faisait grimacer de douleur.

Ses derniers vêtements par terre, la femme pointa de petites marches en bois près de la baignoire et il escalada pour entrer dans l'eau. D'habitude, il aimait les bains, mais celui-ci était bouillant. Trop inquiet de la suite des événements, il oublia son bandage qui se trouva imbibé, malgré la promptitude de la femme à lui sortir la main de l'eau.

Il grimaça lorsqu'elle défit l'épais pansement et ouvrit de grands yeux en constatant l'état de son membre en dessous. Ses doigts étaient encore gonflés, comme il se l'était figuré sans pouvoir les distinguer. Ce fut leur couleur violet presque noir qui le pétrifia. Il se demanda un instant s'il retrouverait jamais l'usage de sa main avant de se remémorer qu'il pouvait bouger ses doigts. S'il ne le faisait pas, c'était à cause de la douleur insupportable que cela lui provoquait. Cela allait guérir. C'était obligé !

Tout en l'abreuvant d'une conversation incompréhensible, la femme commença à le frotter. D'abord avec une éponge, puis avec un tissu qu'elle trempait dans l'eau. Parfois, lorsqu'elle frottait un peu plus fort, elle semblait se mettre en colère contre lui. Jamais pour autant Franck ne comprit un mot de tout ce qu'elle lui dit.

Au bout d'une vingtaine de minutes, elle le souleva de là comme s'il n'avait rien pesé et Franck se retrouva debout avec de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. La femme le nettoya comme le faisait sa mère, sans oublier le moindre recoin, mais avec bien moins de délicatesse et sans chanter de chanson ou lui demander comment s'était passée sa journée à l'école. Elle le fit pivoter, lever une jambe, puis l'autre. Enfin, elle lui hissa les mains au-dessus de la tête avant de lui vider un seau sur le crâne pour le rincer.

Une fois qu'elle s'estima satisfaite de son travail, la femme le sécha et lui proposa de nouveaux vêtements propres. Un pantalon et un t-shirt de couleur claire. On aurait dit un pyjama. Passer de nouveaux habits sur une peau toute propre lui procura une drôle de sensation. En outre, puisqu'il n'avait plus ni bandage ni collier, il se sentait plus léger. Et puis, une odeur agréable flottait tout autour de lui. Les douleurs étaient toujours là, en revanche.

Lorsqu'elle le raccompagna dans sa cellule, quelques minutes plus tard, Franck découvrit qu'une commode avait fait son apparition, ainsi qu'une petite table de chevet. Sur cette dernière était posé le plateau qui contenait son petit-déjeuner et il se précipita pour manger alors que la femme refermait derrière elle.

Il n'eut pas le temps de finir de tartiner son morceau de pain brioiché que déjà, une autre personne entra. Un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant, lui non plus. Ne sachant comment réagir à cette nouvelle intrusion, Franck resta à le fixer, son morceau de pain à la main et l'estomac qui gargouillait.

Le nouveau venu le regarda un instant, le visage neutre, avant de lui sourire.

— どうぞ, déclara-t-il en tendant une main ouverte vers le garçon.

— Je ne comprends pas le japonais, répondit Franck en haussant les épaules.

L'homme réitéra. Mêmes gestes, mêmes paroles : « Doozoo », disait-il.

Puisque l'homme ne fit rien d'autre et que Franck avait faim, il entreprit de commencer à manger, sans pour autant quitter son visiteur du regard.

— はい

Ça, il connaissait, ça signifiait oui. Atsuko lui avait appris et c'était facile à retenir.
« Hai. »

— Vous vouliez que je mange ? s'étonna tout de même Franck.

— はい、食べます, sourit de nouveau l'homme.

Franck soupira. Il répéta qu'il ne parlait pas japonais, mais son opposant ne sembla pas s'en inquiéter pour autant. Il lui asséna une nouvelle phrase et Franck haussa les épaules. L'adulte continua de lui parler. Contrairement à la femme, en revanche, il faisait un effort pour détacher les mots les uns des autres. Son phrasé était étrange. Il ne s'exprimait pas comme les autres Japonais.

Après avoir tartiné sa deuxième tranche de pain, Franck remarqua tout de même que l'inconnu pointait souvent des objets. Il devait être en train de lui expliquer comment se nommaient les choses. Atsuko avait fait à peu près pareil. À la différence près qu'elle avait été bien plus patiente.

Malgré tout, Franck décida qu'il pouvait tenter de jouer le jeu. Si c'était bien à ce jeu qu'il jouait. Il leva sa tartine en fixant un regard interrogateur vers l'autre.

— パン, s'écria-t-il avec le sourire. パンです.

— Du pain, répliqua Franck, avant de répéter en japonais. « Pann. »

L'homme le félicita en japonais. Du moins Franck prit-il son air enjoué pour des félicitations et il se surprit à lui sourire en retour. Il venait donc de faire la

connaissance de son professeur de japonais. Ce n'était pas l'école dans la classe de sa mère, pensa-t-il, mais c'était bien mieux que les coups de Nita et ses copains.

Pendant tout le temps de son petit-déjeuner, l'homme parla beaucoup, n'attendant pas de participation de la part du garçon qui se contenta de finir de manger. Ceci fait, le professeur s'en alla avec le plateau.

Franck ne resta pas seul bien longtemps. Un autre inconnu pénétra dans la cellule, quelques minutes plus tard. Si ce n'était les lunettes rondes sur le nez et une queue de cheval, ce nouveau venu, ressemblait beaucoup au premier.

— Bonjour, fit-il avec un léger accent.

Franck le dévisagea, méfiant, une fois de plus, avant de le saluer à son tour.

— Je vais être ton professeur, déclara-t-il.

Franck était à peu près certain que l'autre était aussi un professeur.

— Un autre ? demanda-t-il.

— Oui, mais pour tout le reste ! sourit-il alors en remontant ses lunettes du bout de l'index. Je suis monsieur Tanaka.

Franck ne trouva rien à rétorquer, mais puisque ce monsieur Tanaka continuait à le toiser, il imagina qu'il devait notifier qu'il avait entendu.

— D'accord, répondit-il.

— Tu devras m'appeler Tanaka sensei, parce que je suis ton professeur.

Il expliqua ensuite qu'au Japon, lorsque l'on s'adressait à une autre personne, il était nécessaire d'ajouter san, après le nom de famille. Cette marque de respect était l'équivalent d'un *monsieur* ou d'un *madame*. On pouvait aussi le faire après le prénom, en réalité. Le sensei, pour sa part, était la marque de respect que l'on réservait aux professeurs et aux médecins.

— Lorsque tu t'adresseras à oyabun par son nom, tu devras dire Tachinoda sama et non san, car son statut impose cette marque de respect supplémentaire.

Franck soupira malgré lui. Il n'allait jamais retenir tout ça, pensa-t-il, lorsque la gifle le cueillit. La surprise prit le pas sur la douleur pendant une seconde, mais bien vite les larmes montèrent à ses yeux.

— Le respect est la base ! gronda le professeur. Je ne tolérerai aucune insolence de ta part, pas plus que les autres ne le feront. Lorsque je parle, tu écoutes, et tant que je ne t'ai pas donné la parole, tu ne parles pas. Tu ne roules pas des yeux, tu ne soupire pas et tu ne bâilles pas pendant la leçon.

Franck n'écoutait que d'une oreille. L'autre sifflait encore de la gifle et son cou le faisait souffrir à cause de la torsion que lui avait imposée monsieur Tanaka. Sa joue lui cuisait aussi. Tant de raisons pour justifier qu'il ne soit pas attentif et pourtant, il venait de comprendre qu'il devrait l'être.

La classe de sa maman lui manquait déjà.

Lorsqu'il remarqua le silence, Franck leva ses yeux embués vers le professeur. Il le regardait d'un air sévère et semblait attendre quelque chose de sa part.

— C'est bien compris ? demanda-t-il avec un ton impatient.

Franck hocha la tête avec précaution, la main toujours sur la joue et sans être certain d'avoir tout à fait compris.

— Tu dois dire : Hai, Tanaka sensei !

Franck répéta sans conviction, mais le professeur sembla s'en satisfaire. Il fit demi-tour et quitta la cellule sans un mot de plus.

De nouveau seul, Franck laissa les sanglots prendre le dessus et s'allongea sur le lit. Oyabun avait dit qu'on ne lui ferait plus de mal. Était-ce un mensonge ? C'était un méchant. Ils ne disaient pas souvent la vérité, de toute façon.

Si vous avez aimé...

J'espère que cet extrait vous a donné envie de découvrir la suite.

Si oui, vous pouvez d'ores et déjà précommander votre version numérique en suivant ce lien :

<https://www.amazon.fr/dp/B0DJ6XCZNX>

Dans tous les cas, merci de m'avoir lu.

À très bientôt

Dario